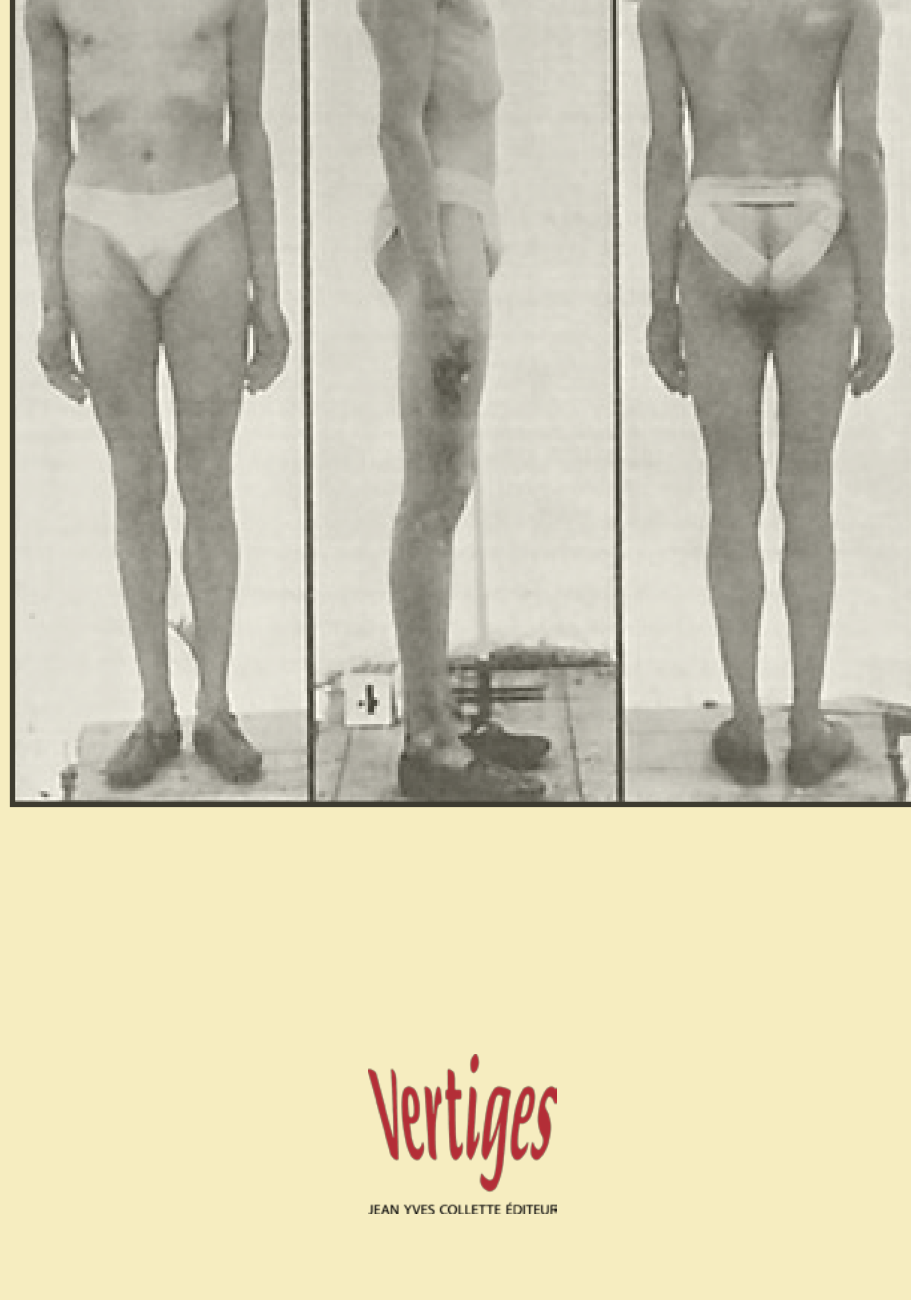


Louis Hémon

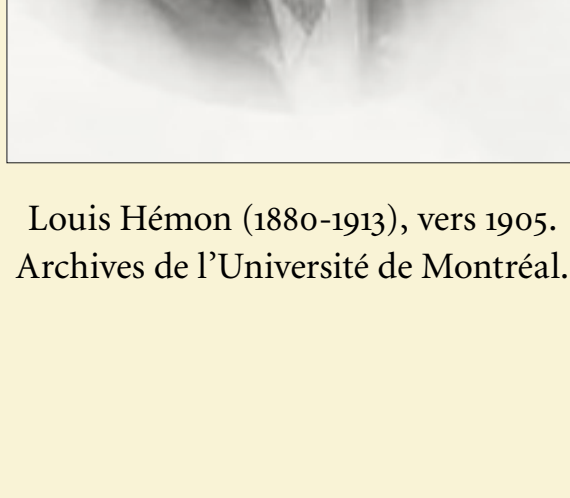
# Histoire d'un athlète médiocre



Vertiges

JEAN VOIS COLLETTE ÉDITEUR

Le champion américain Irving Baxter qui remporta le Concours internationaux d'exercices physiques et de sports organisé à l'occasion de l'Exposition universelle internationale de 1900, à Paris.



Louis Hémon (1880-1913), vers 1905.  
Archives de l'Université de Montréal.

## HISTOIRE D'UN ATHLÈTE MÉDIOCRE

**PEU IMPORTE** son nom ; c'était un bon jeune homme comme tous les autres. Seulement, vers sa vingtième année, il se prit soudain à penser que le sport était la plus belle et la plus noble chose du monde, et que le but de sa vie serait atteint s'il pouvait, rien qu'une fois, connaître les joies éternelles de l'effort et de la victoire.

Le cyclisme lui fut épargné ; il songea bien, quelque temps, qu'il serait beau de s'en aller en coup de vent dans le sillage des quintuplettes (je parle d'une époque reculée), quand les clameurs de la foule montent dans le vélodrome et que les coureurs, désespérément pliés sur leurs poignets raides, passent, s'éloignent et reviennent dans une ronde affolée ; mais il fut tenté davantage par un autre sport d'une simplicité plus belle, et son premier rêve fut d'être sacré champion sur une ligne droite gazonnée, où des cordes tendues tracent cinq sentiers étroits et longs, propices aux foulées rapides.

Il s'entraîna minutieusement, courut rageusement, et fut battu honteusement ; mais il avait l'espérance tenace, ce garçon, et il fallut deux saisons pour tuer la vision merveilleuse d'un jeune athlète qui lui ressemblait de façon frappante, et passait le poteau d'arrivée toujours en tête, dans des « temps » toujours surprenants.

Il connut les soirs tranquilles où la fraîcheur descend sur le bois, quand des gens de sexes variés, mais uniformément habillés de blanc, jouent au tennis avec élégance, pleins d'un calme mépris pour les pauvres diables court-vêtus qui tournent sans répit, haletants et blêmes, ou s'accroupissent pour un « départ », prêts à la détente soudaine qui doit les lancer en avant. Il acheta tous les manuels d'entraînement, suivit tous les conseils, fut chaste et sobre, et s'habitua à dire avec indifférence : « Oh ! moi, je fais ça pour m'amuser », refoulant chaque jour plus profondément son rêve désespéré.

Il connut aussi les matins ensoleillés où l'on se sent si plein de vigueur, et où cela paraît vraiment si court – 100 mètres – que tous les espoirs semblent permis. Il apprit ce que c'est que d'avoir un handicap favorable, prendre un bon départ, foncer sur le poteau d'un tel effort qu'il semble venir à vous, pour voir soudain, à dix mètres du but, le *scratchman* surgir comme un boulet, passer, et gagner sur son élan, en trois foulées souples qui couvrent le terrain sans effort. Il apprit tout cela, et tant d'autres choses du même genre que son espoir obstiné le délaissa enfin.

Seulement, il ne se contenta pas d'abandonner tout exercice et de se transformer en « compétence » à l'usage des jeunes générations. Il laissa moisir dans un coin le maillot, la culotte de course et les souliers à pointes, et se forgea un rêve nouveau.

Il vit une large rivière tranquille, entre deux berges où se tassait la foule endimanchée, et, sur l'eau, au « huit » d'un *outrigger*, il vit un rameur qui lui ressemblait comme un frère, arc-bouté et tirant furieusement sur l'aviron, avec la perspective de sept larges dos, devant lui, pareillement tendus.

Il commença humblement : rama dans de lourdes yoles dont les « systèmes » étaient uniformément faussés, avec de lourds avirons, qui, après dix minutes de « remonte », lui installaient d'effroyables crampes dans les avant-bras. Il écouta avec déférence un monsieur barbu et ventru lui dire qu'il ne faisait aucun progrès, et parler en hochant la tête de l'époque bienheureuse où les hommes étaient des hommes, et où l'on savait ramer. Il vint passer des soirs à contempler le paysage mélancolique de Courbevoie-Asnières, en caressant le fol espoir que, peut-être, s'il y avait un bateau disponible, et des rameurs, et si l'entraîneur avait le temps, on pourrait « sortir ». On ne sortait pas ; mais il n'en continuait pas moins ce qu'il s'était, une fois pour toutes, appris à lui-même, à savoir que l'aviron est un dieu, que Lein est son prophète, et que le bonheur sur cette terre consiste évidemment à faire triompher le pavillon bleu et or entre le pont Bineau et le pont d'Asnières.

Il montra enfin une telle bonne volonté qu'on lui confia, après quelques mois, le poste de remplaçant en titre de l'équipe seconde de débutants, et, plein d'un juste orgueil, il suivit un régime plus strict et se maintint dans une forme irréprochable, pour le cas invraisemblable où l'on pourrait avoir besoin de lui.

Quand l'occasion si longtemps attendue se présenta, il se mit en bateau, pour la course, avec la résolution féroce d'être victorieux. Il « tira » comme un damné, vit son équipe battue, entendit son chef de nage lui dire qu'il avait ignoblement cafouillé, et baissa la tête quand une demi-douzaine de messieurs entre deux âges déplorèrent entre eux, avec une tristesse digne, la présomption de ces jeunes gens qui croyaient tout savoir, et n'écoutaient point leurs aînés. Il pensa avec simplicité qu'ils devaient avoir raison et recommença à s'entraîner.

Il lui suffisait, comme récompense, de faire parfois office de bouche-trou dans une équipe constituée, et de goûter un quart d'heure l'ivresse sauvage de donner tout son effort à la cadence de sept efforts semblables, quand l'attaque rythmée des avirons mord l'eau avec une précision brutale. Et, à défaut de pareilles joies, il lui suffisait de jouir de la dernière heure de lumière sur la triste banlieue, quand l'obscurité commence à cacher les usines, et que l'île de l'« Artilleur », désertée, ressemble à de la vraie campagne. C'est un paysage peu pittoresque, borné par deux ponts entre lesquels coule un fleuve sale, mais l'approche de la nuit y met parfois une infinie douceur, et il l'aimait. J'ai déjà dit que c'était un étrange garçon.

Il lui arrivait quelquefois, à la fin d'un parcours trop dur, de sentir ses yeux s'obscurcir et son cœur prêt à éclater, et, épuisé, il suivait seulement le rythme du coup d'aviron, suspendant un peu son effort pour reprendre son souffle et reposer ses membres las. En rentrant chez lui, ces soirs-là, pour n'avoir pas tiré jusqu'au bout, il se traitait de lâche tout le long du chemin.

Quand vint l'automne, il se prit à penser que tous ces sports n'étaient guère que des jeux splendides, et que le premier devoir d'un athlète était de cultiver méthodiquement son corps, et de développer ses muscles par des exercices raisonnés.

Il acheta donc des haltères de six livres, et couvrit les murs de sa chambre de photographies qui représentaient Sandow dans toutes les attitudes, musculeux, souriant et frisé, et, plein de mépris pour sa propre image, il « travailla » soir et matin.

Il ne pouvait s'empêcher de trouver que ses progrès étaient un peu lents, et, quand les semaines d'exercice régulier n'avaient amené qu'un développement insensible, il se demandait amèrement pourquoi les inventeurs de méthodes racontent l'histoire, en tête de leurs traités, de gringalets à qui trois mois d'entraînement ont donné des épaules surprenantes. Mais sa nouvelle chimère avait la vie dure – comme les autres – et, tantôt désespérant, tantôt plein d'ardeur, il continua de suer devant sa glace – soir et matin.

Il trouvait sa récompense dans la joie saine et peu coûteuse d'aller contempler l'*Arès Borghèse* au musée du Louvre, en songeant à l'époque éloignée mais certaine où il verrait, lui aussi, surgir de lui-même la beauté.

Mon histoire s'arrêtera là, parce qu'il faut bien qu'elle s'arrête. Elle n'est ni neuve ni belle ; mais on a, de nos jours, tant parlé de champions que j'ai voulu parler un peu de la simple vie d'un garçon médiocrement doué et malchanceux, et pour cela très humain.

Ne le plaignez pas, car il ne s'est jamais plaint lui-même. Vint un jour où il s'aperçut qu'il n'avait pas donné son effort en vain, et que, pour avoir lutté désespérément, faibli parfois, et pourtant continué, il était venu singulièrement près de sa chimère. À défaut de médailles, il avait gagné à sa montée tenace la force tranquille et la simplicité.

Ce ne fut que plus tard qu'il apprit que toutes ces années de sport sans gloire l'avaient quelque peu trempé pour la vie.

*Histoire d'un athlète médiocre,*  
un article de Louis Hémon (1880-1913),  
est paru dans la revue *le Vélo*,  
à Paris, le 12 février 1904.

ISBN : 978-2-89816-883-3  
© Vertiges éditeur, 2022

Dépôt légal – BANQ et BAC : quatrième trimestre 2022

– 1 884<sup>e</sup> lecturriel –

Lecturiels

www.lecturiels.org